

ANALYSES D'OUVRAGES

Scherrer (Pierre). — « Approche clinique de la psychiatrie », Villeurbanne, SIMEP, 1977 à 1981, 24 × 16, 4 volumes, 241 + 324 + 601 + 400 pages.

Certains s'étonneront peut-être que l'analyse d'un ouvrage si vaste et si important soit faite non par un spécialiste, mais par un profane. Car les quatre volumes que Pierre Scherrer, professeur associé à la Faculté de Dijon, et psychiatre des Hôpitaux, vient de publier constituent véritablement une somme de la psychiatrie, dont l'auteur de cette rubrique pourrait avoir scrupule à parler, étant donné ses connaissances très limitées dans ce domaine. Mais la lecture envoûtante de ce témoignage exceptionnel de quarante années d'exercice offre à chaque instant, au milieu de portraits éloquentes complétant cliniquement des exposés méthodiques, des références exemplaires à l'histoire des maladies et des conceptions psychiatriques. Ces données historiques nous ont paru tellement capitales dans cet ouvrage que nous nous devons de le signaler avec amitié et admiration. De Sydenham à Babinski, en passant par Freud « littéralement ébloui par Charcot à la Salpêtrière », le destin de l'hystérie est brossé dans les premières pages. Puis les psychoses, la paranoïa, la schizophrénie montrées par de multiples observations cliniques, sont évoquées avec leur histoire, de Clérembault à Kraepelin, de Bleuler à Henry Ey. Dans le deuxième volume, les conceptions sur le mécanisme des hallucinations au XIX^e siècle, en particulier avec Magnan, connaissent leur apogée après 1914 avec la doctrine organiciste qui sera bientôt balayée. La pathologie de l'homme vieillissant oppose au cours de l'histoire la théorie de la sénescence physiologique à celle de la sénilité pathologique. L'acheminement lent de la notion de démence sera éclairée par l'anatomie pathologique. Dans le troisième volume, après quelques pages sur la débilité mentale et le rappel de l'histoire des tests d'Alfred Binet, c'est l'immense et tragique tableau des déséquilibres psychiques et sexuels, et de leur interférence dans les actes criminels. Et le quatrième volume aborde, entre autres sujets, la longue histoire des toxicomanies depuis les « essais littéraires » des mangeurs d'opium comme Thomas de Quincey, jusqu'à l'intoxication de masse actuelle, sans oublier l'alcoolisme et ses mythes remontant à l'Antiquité.

Il n'est pas possible, en quelques lignes, de résumer un tel ouvrage, dont la critique unanime a montré la richesse, la rigueur et surtout l'humanisme. Les innombrables cas relatés, dans des portraits souvent émouvants, apportent une illustration sans pareille et donnent une note infiniment personnelle à cette approche clinique parfois tragique. Comme les élèves du professeur Scherrer, ses lecteurs seront comblés.

M. Valentin.

F. de Vaux de Foletier. — « Le Monde des Tsiganes », Paris, Berger-Levrault, 1983, 220 p., nombreuses illustrations.

A quatre-vingt-dix ans, le doyen des membres de la Société française d'histoire de la médecine publie son quatrième ouvrage sur les Tsiganes dont il est le spécialiste incontesté.

Comme les précédents, celui-ci est supérieurement documenté et de plus somptueusement illustré par d'excellentes reproductions en noir et en couleurs dont certaines en pleine page.

Les historiens de la médecine seront intéressés par le premier chapitre (p. 11-22) qui retrace les origines ethniques, linguistiques et anthropologiques des Tsiganes venus de l'Inde. Également par celui sur le cheval, où il est fait état de leurs connaissances en médecine vétérinaire équine (p. 39-40).

On trouve çà et là d'autres indications d'intérêt médical (p. 122 : saints et saintes invoqués par les Tsiganes pour la guérison de diverses maladies ; p. 124 : présence de Tsiganes à la procession au sanctuaire des saints guérisseurs Côme et Damien à Riace, en Calabre ; à celle des Saintes-Maries-de-la-Mer, en Camargue ; également à Lourdes).

Un chapitre particulier (p. 165-168) est intitulé : « Médecine et magie ». On y rencontre de précieuses indications sur l'emploi de plantes médicinales et de drogues d'origine animale, également sur la chirurgie et l'utilisation de pratiques magiques appliquées au traitement de diverses maladies.

Ajoutons qu'une importante bibliographie (p. 208-213) clôt ce très remarquable ouvrage dont il convient de féliciter vivement l'auteur et l'éditeur.

Jean Théodoridès.

Pr F. Tayeau. — « Le Pr Michel Machebœuf ». Bordeaux II (th. doct. Sc. pharm., 1982-1983, n° 1).

Notre ancien Président, le Pr Sournia, a bien voulu me demander de vous rendre compte du livre intitulé : « Michel Machebœuf (1900-1953) ». Sa vie, son œuvre, ses maîtres, ses élèves, par le Pr Francis Tayeau, membre de l'Académie de médecine.

Impossible n'est pas français. Voire ! Il faudrait en effet citer les 232 pages de cet ouvrage, évoquant les 320 publications du Pr Machebœuf pour en dresser une relation fidèle et ainsi résumer l'apologie de ce patron trop tôt disparu, écrite par son plus fidèle disciple.

L'index biographique des membres de l'Académie de médecine indique : « Machebœuf Michel, Alexandre, Marie : né à Châtelguyon (Puy-de-Dôme) le 19 octobre 1900. Elu membre de la section des Sciences biologiques le 5 mai 1953. Mort à Paris le 20 août 1953. » Ces quelques lignes mesurent l'intensité dramatique de la vie du Pr Machebœuf. Elu à un âge où bien d'autres futurs membres de l'Académie de médecine songent à préparer leur candidature, il n'y séjourna qu'un peu plus de trois mois.

Le Pr Tayeau conte avec amour — le mot ne me semble pas trop fort — l'enfance puis l'adolescence de cet orphelin à l'âge de 6 ans, récompensant sa mère — veuve à l'âge de 28 ans — de son éducation. Il fut un élève modèle au lycée de Clermont-Ferrand. L'apothéose en fut le Concours général où, à 17 ans, Michel Machebœuf remporta les Premiers prix de mathématiques et de physique.

Bien entendu, les études supérieures furent au diapason. Tout en effectuant ses études de médecine à Clermont-Ferrand puis dès 1922 à Paris, Michel Machebœuf fut reçu à huit certificats de licence (dont sept avec mention bien). Docteur en médecine en 1927, il est docteur ès sciences en 1928. Pendant ce temps, il fut l'un des proches collaborateurs de maîtres éminents, les Prs Gabriel Bertrand, Georges Guillain, Maurice Javillier et également — pendant un an — à Copenhague à la Fondation Carlsberg, celui du Pr Sørensen.

Puis le Pr Tayeau nous conte par le menu la peu ordinaire mais rigoureuse carrière universitaire du Pr Machebœuf. Peu ordinaire par la diversité des concours d'agrégation des Facultés de médecine, des postes universitaires où il fut nommé — Alger, Lille, Bordeaux, puis Paris, ou encore à l'Institut Pasteur où se déroula la majeure partie de sa carrière de chercheur. Rigoureuse par la continuité des recherches entreprises malgré l'in vraisemblable pauvreté des moyens mis au départ à sa disposition.

Le même scénario présida à l'arrivée du Pr Machebœuf dans chacun des services où il fut nommé ; en peu de temps, des locaux dépourvus de matériel se peuplaient de collaborateurs efficaces, bien souvent bénévoles, formant une équipe toujours très soudée.

Les travaux les plus marquants du Pr Machebœuf furent la découverte des cénapses lipoprotéidiques — le terme cénapse fut imaginé par lui — démontrant ainsi clairement comment des corps réputés insolubles dans l'eau peuvent être à l'état dissous dans un milieu aqueux, le sérum sanguin. Le Pr Tayeau consacre d'ailleurs de nombreuses pages à cette découverte et aux travaux consécutifs dont beaucoup furent réalisés après la disparition du Pr Machebœuf dont le nom aurait été prononcé à ce propos au sein des commissions du Prix Nobel, ainsi que l'a mentionné le Doyen Châtelet.

Bien d'autres travaux sont soigneusement décrits par le Pr Tayeau. Sur le bacille tuberculeux, Machebœuf isola et identifia les haptènes — phosphatides complexes — et cette étude modifia les notions immunologiques à propos de cette mycobactérie. A partir de 1945, alors que Sir Robert et Lady Robinson, Sir Ernest Chain n'avaient pas encore établi la structure chimique de la pénicilline, Machebœuf et ses collaborateurs étudiaient la modification du métabolisme des bactéries sous l'influence de la pénicilline, puis de la streptomycine et de la tyrothricine. Ces recherches furent prodigieusement utiles pour l'élaboration de nouveaux antibiotiques.

Le Pr Tayeau évoque aussi les recherches au moyen de l'ultrapression — procédé élégant de préparation de vaccins —, de l'électrophorèse, de la chromatographie. Il mentionne la réaction antigène-anticorps, la biosynthèse des protéines, l'étude des protéines végétales — singulièrement à la mode trente ans après — des complexes protéine-métal.

Nous savons que dans les services où il arrivait, le Pr Machebœuf ne disposait que d'un matériel insuffisant ; ingénieux, habile manipulateur, il a conçu de nombreux appareils nécessaires à ses recherches. Notamment avec un cousin du Pr Tayeau, le Dr P. Rébeyrotte, il mit au point un merveilleux petit appareil d'électrorhéophorèse dont les applications furent innombrables ; fabriqué en série par Leres, on le rencontre encore fréquemment dans maints laboratoires d'analyses biologiques, voire même dans des laboratoires de contrôle de l'industrie pharmaceutique.

Signalons aussi le récit de l'activité de cet homme protégé dans l'industrie de la conserve alimentaire ; si le principal fabricant français de boîtes de

conserve dispose d'un laboratoire de biochimie important, c'est au Pr Machebœuf qu'on le doit. Il fit consécutivement de multiples travaux sur la valeur des aliments conservés et l'influence du contenant sur celle-ci.

L'un des mérites de ce livre est également la biographie des maîtres et des élèves du Pr Machebœuf. On y trouve un condensé étonnant de l'œuvre des Prs J.M. Bousquet, G. Billard, G. Bertrand, G. Guillain, S. Scerensen, M. Javillier, E. Roux, A. Calmette, maîtres ou inspirateurs de la pensée de leur disciple. Un travail de bénédictin résume aussi la carrière de 77 élèves ou collaborateurs de ce maître incomparable qui forma plus de 126 biochimistes dont un grand nombre d'étrangers. Ceux-ci ont perpétué dans le monde entier la mémoire de leur patron, et il est possible d'écrire que la majorité de ceux qui ont fait le renom de la biochimie française collabora activement avec lui. Cet ouvrage, c'est aussi l'évocation de tout ce qu'a entrepris le Pr Machebœuf : le sport où il fut le Président du P.U.C. aux heures sombres de l'Occupation et l'organisateur de l'O.S.S.U. dont l'influence sur le sport universitaire reste considérable ; la chasse où il excellait en compagnie de Mme Machebœuf, près de sa propriété à l'orée de la Sologne, à Marcilly-en-Villette ; le dessin, la caricature.

Ce sont aussi les missions, les voyages à l'étranger de cet homme étonnant qui parle couramment l'allemand, l'anglais, les langues scandinaves, qui comprend aisément l'espagnol, l'italien, le russe et qui s'intéressa même à l'espéranto.

Bien d'autres travaux sont évoqués dans cet ouvrage émaillé d'anecdotes empreintes de l'affection que l'élève n'a cessé d'exprimer depuis la disparition de son maître il y a trente ans. Le souvenir des êtres d'exception demeure. Que le Pr Taveau en soit vivement remercié par les nombreux lecteurs que nous lui souhaitons. La vie du Pr Machebœuf a été un merveilleux roman d'aventures. Cet ouvrage en est le fidèle récit écrit.

P.A. Delaby.

Imbault-Huart (Marie-José). — « La médecine au Moyen Age », à travers les manuscrits de la Bibliothèque nationale. - Paris, Editions de la Porte Verte et Bibliothèque nationale, 1983, 24 × 31, 192 p., 105 ill. - (**Diffusion en librairie : Weber Diffusion, prix indiqué : 445 F**).

Pour la première fois, un livre magnifiquement édité nous dévoile les merveilleux manuscrits médicaux de la Bibliothèque nationale, présentés avec une synthèse éloquente de Marie-José Imbault-Huart sur « La Médecine au Moyen Age ». Dans cette période de 1000 ans qui s'étend du V^e siècle à la Renaissance, après de longues ténèbres terminées par la résurgence culturelle carolingienne dont témoignent les manuscrits des monastères et l'œuvre de l'École de Salerne. l'expansion européenne du XII^e siècle se manifeste par la résurrection du savoir antique transmis par les savants de langue arabe ; puis les deux siècles suivants voient l'essor universitaire, en France et en Italie, redécouvrant Aristote et cultivant non sans contradictions la scolastique ; enfin, le développement de la technique, de la mécanique et de l'esprit scientifique présage, avec les médecins contemporains de Léonard de Vinci, l'avènement imminent de la Renaissance.

Ainsi va se constituer peu à peu le savoir médical, à la fois héritage de la science antique et produit d'une cosmogonie théologique qui dominera longtemps. Les reliquats grecs et juifs, arabes et latins sont aussi mêlés à l'irrationnel magique issu de très anciennes traditions populaires, et imprégnés de ce mélange du sacré et du profane qui ne s'estompera qu'après le XII^e siècle. L'Université, l'hôpital, la séparation de la médecine et de la chirurgie prennent peu à peu leur place. Et la pathologie reste dominée par les drames des épidémies et des souffrances populaires. Usant en même temps d'une thérapeutique empirique parfois cohérente et des invocations aux saints guérisseurs, le Moyen Age témoigne pourtant déjà d'une universalité qui réunit la pensée antique, la doctrine chrétienne et la culture venue d'Orient. C'est ce dont témoignent les admirables images qui remplissent ce livre, et dont chacune mériterait une analyse longue et précise, celle d'ailleurs que les lecteurs trouveront lorsqu'ils parcoureront ce livre, dont nous ne saurions trop louer l'auteur, et ceux qui l'ont aidée dans sa tâche.

M. Valentin.

Grmek (Mirko D.). — « Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale », Paris, Payot, 1983, 23 × 14, 527 p.

Dans cet ouvrage important, le Pr Grmek ne cherche nullement à faire une histoire de la médecine antique : c'est, et presque par antithèse, une reconstitution de l'histoire des maladies qui ont affecté la Grèce antique, depuis même la préhistoire jusqu'à l'ère classique. Cette tentative délibérée et difficile met en valeur le concept de « pathocénose » cher à l'auteur, et la paléopathologie y prend autant d'importance que la connaissance et l'argumentation des textes anciens qui n'ont pas de secret pour lui. La paléodémographie, enfin, tient aussi une place de choix puisque, avec la paléo-odontologie, elle occupe plus de 40 pages nous livrant une sorte de critique globale de ces paramètres complémentaires.

Mais après ces données générales appuyées sur des citations précises, l'histoire des maladies nous apporte une série de faits et de réflexions d'une très grande richesse. De très anciens textes éclairent l'interprétation antique de la formation du pus et des inflammations. L'origine, la dissémination et les formes de la syphilis sont évoquées dans de multiples hypothèses, afin de tenter de résoudre le problème de l'existence du grand fléau vénérien dans l'Antiquité. La lèpre fait l'objet d'une même discussion critique, à la lumière des connaissances modernes sur sa nature et son épidémiologie. Enfin la tuberculose, parfois d'ailleurs mise en parallèle avec la lèpre, est analysée elle aussi dans sa protohistoire et son histoire.

A côté de ces grandes « tueuses », bien d'autres maladies moins dominantes permettent à Mirko Grmek de nous donner les témoignages les plus inattendus parfois d'une histoire pathologique : tel est le cas de la nocivité réelle ou mythique des fèves dans le monde antique, de l'étiologie de certaines hyperostoses poreuses du crâne, du diagnostic rétrospectif de la toux épidémique ayant sévi à Périnthe vers 400 avant notre ère.

Voilà un travail considérable dont il faut féliciter une fois de plus l'auteur.

M. Valentin.

Conférences d'histoire de la médecine (cycle 1982/1983). — Institut d'histoire de la médecine de l'Université Claude-Bernard, Lyon-I, Lyon. - Collection Fondation Mérieux, 1983, 21 × 29,5, 245 p.

Une fois de plus, et grâce à la Fondation Marcel Mérieux, les douze conférences annuelles de l'Institut d'histoire de la médecine de Lyon-I nous apportent une moisson de choix, sous la direction du Pr Despieres, Conservateur du musée de l'Hôtel-Dieu. Maître de recherches au C.N.R.S., P. Roesch nous mène à travers la médecine grecque, du miracle à la thérapeutique, d'Asclepios à Hippocrate, puis à Epidaure au II^e siècle de notre ère, où le sanctuaire irrationnel est devenu un véritable établissement de soins. Le Pr F. Destaing analyse les rapports entre la maladie et le génie chez Toulouse-Lautrec et chez Proust. Le Pr G. Despieres nous conte la vie d'un Lyonnais méconnu, Charles Gabriel Pravaz (1791-1853), créateur de la seringue adaptée à une aiguille creuse, et aussi de l'orthopédie médicale et de certaines thérapeutiques par l'air comprimé. Le Pr J. Feroldi trace la vie et l'œuvre de Morgagni, créateur de l'anatomie pathologique et inspirateur de la méthode anatomo-clinique. Le Pr A. Bouchet éclaire les multiples facettes médicales de l'œuvre de Jules Verne, et aussi les drames familiaux qu'il eut à affronter dans son proche entourage, du fait des troubles caractériels de son fils et de son neveu. Le Conservateur J.M. Leniaud donne des exemples très intéressants de l'architecture fonctionnaliste des asiles d'aliénés au XIX^e siècle, inspirés par les directives d'Esquirol. Le Pr R. Tissot (de Genève) traite de l'histoire des hallucinations. Le Pr G. Bonamour retrace les principales étapes de la naissance de l'ophtalmologie, en particulier à Lyon, jusqu'à Louis Paufique. Le Doyen C. Girod fait un tableau des découvertes en histologie microscopique non pathologique. Le Pr F. Tolot montre le rôle capital et émouvant des chercheurs lyonnais comme Pierre Mazel dans la genèse de la médecine du travail en France, dans une conférence qui touche particulièrement l'auteur de cette rubrique, qui tient à l'en remercier. Enfin, le Pr Mounier et ses collaborateurs décrivent l'effet placebo, et le Pr M. Boucher conte l'histoire de l'hémisphère droit. Ce recueil est passionnant.

M. Valentin.

Moureau (François) et Bernouilli (René). — « Autour du Journal de voyage de Montaigne ». - Actes des Journées Montaigne, Mulhouse, Bâle, octobre 1980, avec une copie inédite du « Journal de Voyage ». - Genève-Paris, Slatkine, 1982, 15 × 22, 190 p.

L'histoire littéraire rejoint souvent l'histoire de la médecine, dans ce recueil plein de charme que nous offrent les éminents érudits qui participèrent, en 1980, aux Journées Montaigne de Mulhouse et de Bâle, et les titres des études qui s'y trouvent en témoignent pleinement. Si Claude Blum nous montre la place de l'imaginaire chez les voyageurs de la Renaissance, et Michel Hermann l'attitude de Montaigne à l'égard de la Réforme, déjà Alain-Marc Rieu nous initie à la conception qu'avait le grand écrivain de la physiologie telle qu'elle régnait en son temps, et nous dévoile la constante auto-observation qu'il notait sans cesse de son état de santé, interprété à la lumière de ses connaissances, enregistré comme « des images de vie ». Et plus encore nous retrouvons la médecine lorsque Marie-Louise Portmann nous présente les amis bâlois de Montaigne, parmi lesquels le médecin et humaniste Théodore Zwinger tient une place aussi importante que celui dont nous entretient René Bernouilli, l'illustre recteur et professeur de médecine Félix Platter.

Mais le « Journal » lui-même est passionnant, spécialement pour nous, car Montaigne voyage pour sa santé, « ayant décidé d'essayer les eaux » les plus fameuses de France, d'Allemagne et d'Italie pour se soigner, et l'étape de Bâle se place entre les cures thermales de Plombières, « où il prit les bains et but contre la colique et la pierre », et celles de Bade avec ses bains chauds et ses eaux qu'il utilise « plusieurs jours, depuis le lundy jusqu'au vendredy qu'il en partit le 7 octobre (1580) ».

Ce serait réduire de la façon la plus injuste ce texte étonnant que d'en faire seulement un carnet de curiste, car le monde aperçu par Montaigne à travers les amis bâlois ou les relations d'Allemagne, de France ou d'Italie, dans ces pays dont il note avec un intense intérêt les spectacles, les nouveautés techniques, les ruines antiques, c'est le monde bouillonnant de la Renaissance après le drame de la Réforme. Avec sa prudence et sa sagesse, se gardant bien de trop prendre parti, il poursuit son voyage qu'on dirait parfois sans fin, un simple « exercice salutaire », « n'allant en nul lieu que là où il se trouvait, n'ayant nul projet que de se promener par des lieux inconnus... ».

M. Valentin.

Abécassis (Hervé-Paul). — « L'introduction de la vaccination anti-variologique à Nice ». - Nice, Imprimerie rapide, 1983, 21 × 29,5, 155 p. - Thèse de doctorat en médecine, Nice, 4 mars 1983, dactylo.

Soutenue sous la présidence du Pr P. Babeau et dirigée par le Pr J.P. Bocquet, la thèse d'Hervé-Paul Abécassis a le grand mérite de montrer le rôle capital joué par l'administration française et le préfet Dubouchage dans l'introduction de la vaccination anti-variologique lors de la première annexion de 1793 à 1814.

C'est le 31 janvier 1793 que le comté de Nice, jusqu'alors gouverné par la dynastie sarde, réclame de la Convention son rattachement à la France, l'annexion étant proclamée le 4 février. Le territoire compte environ 100 000 habitants dont près de 20 000 pour la ville de Nice. La population mène une existence routinière et assez misérable, soumise à un contrôle policier strict qui n'empêche pas la passion du jeu, et le tourisme britannique est déjà bien installé.

A partir de 1803, et pendant onze ans, continuant l'œuvre commencée par ses prédécesseurs et la municipalité de Nice, le préfet Dubouchage, qui fut un grand et efficace administrateur, applique les mesures conseillées par Chaptal et le Comité central de la vaccine de Paris, fondé en Germinal an XII (mars 1803), en prenant le 6 Floréal (26 avril 1803) un arrêté dont le rédacteur est le Dr François Fodéré. Qu'on nous permette un léger reproche : il aurait été intéressant que l'auteur se penche un peu plus sur la personnalité de ces deux personnages, le préfet qui était connu de Stendhal et fut souvent cité par lui, et le médecin savoyard Joseph-Benoît-François-Emmanuel Fodéré, qui sera en 1814 professeur de médecine légale à Strasbourg et en 1820 membre de l'Académie de médecine. C'est grâce à ces deux hommes de grande valeur que le département des Alpes-Maritimes allait devenir la zone pilote de la lutte préventive contre la variole par la vaccination, à peine dix ans après la découverte de Jenner, comme les nombreux textes cités ou reproduits par Abécassis on font foi. Félicitons donc l'auteur de cette belle thèse.

M. Valentin.

Catahier (Serge) et Magharbeh (Wahid). — « La médecine arabe exposée en plusieurs tableaux ». - M.S.D. (Merck, Sharp, Dohme-Chibret), Paris, 1983, 24 × 31, 70 p. + notice 16 × 24 en anglais et en français, 48 p.

C'est une somptueuse publication, illustrée de 16 portraits en couleurs dus au peintre syrien Wahid Magharbeh, que nous présente le Pr Serge Catahier, grâce aux bons offices des laboratoires Merck, Sharp, Dohme-Chibret.

Il a paru intéressant en effet de retracer les traits des principaux savants qui ont illustré la médecine de langue arabe, quels qu'aient été leur pays d'origine, leur nation, leur religion : Turcs ou Persans, Chrétiens, Juifs ou Musulmans, cette péliade d'hommes unis par la langue et la civilisation arabes a joué un rôle capital dans l'histoire de la médecine universelle, non seulement en transmettant, parallèlement aux moines des couvents préservés, la science antique traduite des manuscrits grecs et romains, mais en apportant, de plus, des notions cliniques et physio-pathologiques nouvelles dont l'importance n'a souvent été décelée que de nos jours, malgré les publications multipliées au moment de la Renaissance par la découverte de l'imprimerie.

C'est ainsi que nous sont présentés les 16 savants plus ou moins connus qui font l'objet de ce recueil : le traducteur Hunayn Ibn Ishaq (809-870), chrétien nestorien ; Rhazès (865-925) dit le Galien arabe ; Avicenne (980-1036) ; le chrétien Aly ben Issa, mort en 1010 ; Algizar, qui passa de Bagdad à Tunis et à Kairouan vers 960 ; son contemporain Ammar Maouselli venu de Mossoul au Caire, qui inventa le traitement de la cataracte par succion du cristallin, à la même époque ; Belcassis, chirurgien à Cordoue (936-1013) ; Avenzoar, de Séville (1101-1161) ; Averroès (1126-1198), qui fut à Cordoue l'ami et le maître de Maïmonide (1135-1204), dont on regrette l'absence dans cette série ; Ad-Dakhouar, de Damas ; Abdel Latif ; Rashid As-Souri ; Ibn Al-Bitar, de Malaga ; Ibn An-Nafis, de Damas ; tous du XIII^e siècle, comme l'historien de la médecine Ibn Abi Ousaibia ; enfin, Dsoud Al-Antaki (1543-1599), qui né à Antioche fut le dernier représentant de ces huit siècles de médecine arabe.

Il faut féliciter les réalisateurs de ce bel ouvrage, en regrettant cependant quelques fautes typographiques comme Daville au lieu de Daviel (page 23).

M. Valentin.

« Histoire de la médecine aux Armées ». — Tome I, « De l'Antiquité à la Révolution », sous la direction du Médecin-Général Inspecteur Jean Guillermand. - Paris, Lavauzelle, 1982, 21 × 28, cartes et iconographie noir et couleurs. Relié sous jaquette, numéroté, 516 p. (495 F*).

Remontant aux sources et utilisant les documents archéologiques, épigraphiques et littéraires contemporains des événements décrits, ce tome fait revivre ce qui fut d'abord une marche hésitante dans la préoccupation du sort des blessés et des malades des armées. Cet itinéraire, souvent à l'honneur des premiers praticiens, débute avec la médecine elle-même. Si les « sounoun » égyptiens et les « azu » mésopotamiens n'eurent guère d'occasions d'appliquer leur science débutante parmi les combattants, la médecine grecque, qui se réclamait de héros guérisseurs liés aux épopées guerrières, marqua dès le V^e siècle avant J.C. l'apparition en nombre des premiers médecins véritables. Affrontés aux guerres, ils se montrèrent dignes du serment d'Hippocrate. Après l'éclipse médicale de la République romaine, portée à voir dans des soins médicaux une injure à l'endurance et au stoïcisme des soldats citoyens, l'armée impériale

introduisait officiellement des médecins dans ses rangs, et conçut pour eux de véritables hôpitaux, les valetudinaria. Les destructions barbares y mirent fin en Occident pour quelques siècles, le relais fut pris d'abord par l'armée byzantine puis par l'armée arabe, avant que les affrontements des Croisades ne conduisent à la naissance des ordres hospitaliers militaires. Enfin, à partir du XVI^e siècle, l'introduction des armes à feu et l'éclosion scientifique de la Renaissance apportent simultanément la nécessité et les moyens d'une organisation sanitaire, qui mettra encore deux bons siècles à se constituer.

Tome II. — « De la Révolution française au conflit mondial de 1914 », sous la direction du Médecin-Général Inspecteur A. Fabre - Paris, Lavauzelle, 1984, 21 × 28, iconographie importante. Relié sous jaquette, numéroté, 492 p. (525 F*).

Le tome II, conçu dans le cadre du Comité d'histoire du Service de santé, est le fruit de la collaboration d'officiers du Service de santé des Armées d'active et de réserve qui se sont penchés sur l'histoire de leur Corps. Il couvre la période allant de 1789 à 1914, c'est-à-dire les 125 ans au cours desquels le Service de santé, aux structures à peine ébauchées de la fin du XVIII^e siècle, devient une « Institution » préfigurant déjà la veille du premier conflit mondial un grand service capable de répondre aux besoins des armées de terre et de mer, en métropole comme aux colonies.

Maintes fois détruit, puis rebâti, au gré des divers bouleversements politiques qui ont marqué cette époque, le Service de santé a pu pourtant s'imposer pour parvenir à se soustraire à la tutelle de l'Intendance grâce à la personnalité de quelques-uns de ses chefs et à l'estime de ses compagnons d'arme, mais grâce aussi au poids des revendications et même à la pression de quelques mouvements d'indiscipline de ses jeunes officiers.

1789 marque aussi un tournant décisif dans l'exécution des soins sur les champs de bataille et dans la lutte contre les maladies épidémiques : la nouvelle armée née des cendres de la Révolution française est, en effet, une armée nationale bien différente de l'armée de métier qui servait sous la Monarchie avec des effectifs réduits. La chirurgie du champ de bataille devient rapidement une « chirurgie de masse » dont l'organisation et les règles sont progressivement codifiées par les plus illustres des chirurgiens de l'armée de terre ou de la marine. Par contre, les maladies épidémiques sévissant en véritables fléaux quand les effectifs sont importants continueront leurs ravages jusqu'à l'avènement de l'ère pastoriennne qui ouvrira une voie nouvelle où les officiers des Services de santé seront, comme on le sait, à l'origine de découvertes de portée internationale.

Malgré les régimes changeants que connaît le pays, la médecine aux armées parvient à adapter ses structures à ses missions et au travers de ce livre c'est toute la révolution scientifique du XIX^e siècle qui resurgit.

* Prix consentis aux membres de la S.F.H.M. : tome I, 450 F ; les deux tomes : 820 F.